Diane de Margerie

Duplicités

Flammarion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DUPLICITÉS

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DIANE DE MARGERIE

DUPLICITÉS

nouvelles

FLAMMARION

Extrait de la publication

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

Pour recevoir régulièrement, sans aucun engagement de votre part, l'Actualité Littéraire Flammarion, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse à :

Flammarion, Service ALF, 26, rue Racine, 75278 PARIS Cedex 06.

Pour le CANADA à :

Flammarion Ltée, 163 Est, rue Saint-Paul, Montréal PQ H2Y 1G8.

Vous y trouverez présentées toutes les nouveautés mises en vente chez votre libraire : romans, essais, sciences humaines, documents, mémoires, biographies, aventures vécues, livres d'art, livres pour la jeunesse, ouvrages d'utilité pratique...

© 1982, Flammarion.
ISBN : 9782081310957

Printed in France

Extrait de la publication

LE GOÛTER D'ENFANTS

Enfant, Constance ne pouvait supporter l'aspect de ses mains. Elle les regardait, avec leurs ongles rongés, comme si elles appartenaient à une autre. Elle était parfois invitée, grâce à ses parents, à des goûters de petites filles qu'elle ne connaissait pas. A peine arrivée, elle ressentait une envie irrésistible d'aller aux toilettes en même temps que l'impossibilité de demander où elles se trouvaient ; elle restait donc là, pétrifiée, sur sa chaise, balançant ses jambes, de peur de salir le tapis. La seule chose qui la consolait pendant ces goûters, c'était la robe que Dorothée, la nurse, lui avait confectionnée pour de telles occasions : une cotonnade fraîche avec un semis de petites fleurs multicolores. Cette robe a pour elle une importance extrême. Elle compte plus que tous ses jouets, ses livres ; presque plus que tous ses amis ; elle possède un pouvoir inexplicable, quelque chose d'essentiel qui coule et s'épanouit dans l'étoffe. Sa magie lui vient-elle d'avoir été cousue par les doigts de Dorothée, ou de l'éclatement des semis et des sèves accompagnant l'odeur merveilleusement tendre du coton ? Elle ne sait pas encore combien ce parfum du tissu, perceptible à

Extrait de la publication

présent de façon si divinement immédiate, va s'édulcorer au cours des années au point de ne plus être qu'un fantomatique souvenir.

Elle continuera, certes, à débusquer les odeurs, mais cette expérience n'aura rien, strictement rien, de comparable à la violence du parfum qu'elle capte aujourd'hui, les narines dilatées, même si la fameuse robe est encore invisible, dissimulée dans la penderie.

Ce dimanche-là, invitée à goûter, Constance éprouve une fois de plus la honte de ses mains — des mains de « terrienne », avait décrété son oncle Emile ; elle s'imagine en train de gratter du gravier ou de la boue avec ses ongles, à quatre pattes, comme un animal. Elle se console en sortant la robe de l'armoire, et la pose bien à plat sur la table. Elle penche la tête comme une myope (Dorothée lui a pourtant enjoint de ne pas scruter les choses de si près elle en arrivera, si elle continue, à loucher comme la vieille cuisinière Léontine) — penche la tête et se croit couchée dans un champ, observant les évolutions d'une colonne de fourmis.

Alors qu'elle aurait simplement voulu lisser l'étoffe, voilà que, de sa patte maladroite, elle renverse l'encrier. Une angoisse indicible l'envahit à voir l'affreuse bête noire progresser et se répandre sur le tissu bien-aimé : une bête qui ne cesse de grandir, labile, sans contours, qui s'insère à jamais dans la robe, tel ce sang dont elle sait qu'un jour il tachera son linge marquant elle ne sait comment, ni pourquoi, le fait qu'elle est femme. Elle a douze ans, mais l'épouvante qu'elle ressent devant le tissu maculé la fait crier de peur comme si un voleur avait fait irruption dans la pièce et posé une main calleuse sur sa bouche.

Elle a hurlé si fort que Dorothée arrive en courant constater le désastre : la belle tenue des dimanches abîmée avant même d'avoir été étrennée ! Le parterre fleuri, au parfum indéfinissable et mental, ne sera jamais plus pareil : myosotis et pâquerettes, liserons et prime-

Extrait de la publication

vères, s'effacent lentement sous une dévorante noirceur. Elles se souvient de sa frayeur d'hier : assise sur les cabinets, lieu qu'elle a toujours eu hâte de quitter de peur d'être aspirée par la lunette jusque dans les égouts comme sa gouvernante l'en avait menacée si elle s'éternisait, elle était restée figée d'étonnement à la vue d'une araignée. Celle-ci progressait sur le mur couvert de moisissures et, au fur et à mesure de son avancée, les taches disparaissaient comme avalées par les pattes. Le mur, après cet étrange repas, retrouvait sa blancheur primitive. Il fallait bien en convenir : l'araignée mangeait là quelque chose de vivant ; la matière que Constance avait toujours crue dotée d'inertie bougeait et s'effaçait ; tout profitait à l'insecte, et la paroi devenait désertique et lisse après son passage. Voici que, tout à coup, se sentant observée, ramassée sur elle-même comme une main aux longs doigts resserrés, la bête s'était totalement immobilisée, fixant Constance de ses yeux invisibles. L'araignée avait beau ne montrer qu'un amas velu et enchevêtré, il n'empêchait que, dans toute cette confusion d'organes, devaient se trouver deux yeux à facettes auxquels rien n'échappait. C'est précisément ce phénomène obscur et inquiétant qui avait fait resurgir dans l'esprit de Constance l'histoire de la tache d'encre dévorant le tissu.

Dorothée avait jeté la robe dans la baignoire et fait couler de l'eau froide, mais tout, même l'émail de la baignoire, avait pris la teinte bleu-noir de l'encre destructrice. Comme elle avait hoqueté et pleuré jusqu'au moment où Dorothée, ayant repassé le joli petit vêtement, le lui avait miraculeusement restitué dans sa splendeur première ! Mais le seul fait d'avoir vu sa robe ainsi malaxée et métamorphosée au contact de l'eau, du savon et du fer, avait modifié les sentiments de Constance. Malgré l'amidon, l'étoffe avait perdu son maintien, son « corps » comme se lamentait Dorothée — et elle-même, toute petite fille qu'elle était, se demandait

Extrait de la publication

ce que le corps de la robe était devenu. Elle s'habilla d'un air soumis, comme si elle revêtait l'uniforme de l'école, et partit vers son goûter, le sourire morne.

Les petites filles jouaient au premier étage, dans le salon, auquel l'on accédait par un escalier majestueux et, à l'intention de chacune, une pyramide de cadeaux se trouvait posée sur le piano, surmontée d'un ballon rouge muni d'une étiquette. Les noms des enfants — inconnues d'elle pour la plupart — étaient soigneusement calligraphiés; tout à l'heure elles s'en iraient après la fête, les bras chargés, descendant les marches avec précaution. La vue de ce piano irradiant de couleurs, avec ses vingt ballons flamboyants (pourtant, il n'y avait que dix-neuf invitées), la fascinait, et surtout la pyramide inutile: Daphné manquait, Daphné qu'elle avait rêvé de retrouver à ce goûter, car elle était différente — différente de ses autres amies. D'abord, elle était la seule élève protestante dans ce couvent d'obédience catholique, et cette différence de religion était, à elle seule, captivante. Il y avait donc plusieurs manières d'adorer Dieu? plusieurs façons d'accomplir les rites de la prière et de la messe? Dieu était en Daphné, mais un autre Dieu que celui connu de Constance. Mieux encore, on acceptait de Daphné qu'elle fût une rebelle; elle n'était jamais forcée d'assister aux offices; elle s'y trouvait parfois et c'était alors que, dans la chapelle, le parfum des lys devenait enivrant.

Elle était, Daphné, la plus belle des demi-pensionnaires; elle avait de longues mains blanches, avec des doigts fuselés de pianiste, des ongles polis comme de l'agate. Du seul fait de son absence, le salon illuminé s'obscurcit. Constance se faufila dans un coin d'où elle pouvait observer la vaste surface du piano sur laquelle s'étageaient les petits paquets à l'abri des ballons écarlates, mais de tous ces présents, ceux qui l'intriguaient n'étaient pas les siens (la maîtresse de maison, sachant combien elle était maladroite, lui avait choisi des jouets pour enfant habituée à malaxer la terre: pâte à

Extrait de la publication

modeler, petits moules en plastique pour découper des formes) — non, ceux qu'elle désirait étaient destinés à Daphné. Sans doute les parents de Daphné et ceux de Bertha qui recevaient étaient-ils très liés, car la magnificence de ces cadeaux lui parut exceptionnelle. Elle pouvait parfaitement distinguer, à la base de la pyramide attribuée à son amie, une boîte en faux crocodile rouge : une de ces jolies trousses de manucure pour jeunes filles soignées qui ne se rongent pas les ongles et repoussent, avec de l'eau savonneuse et un petit bâtonnet, la surface claire de l'ongle, appelée lunule ; c'était l'objet qu'elle convoitait le plus au monde, qui lui permettrait de ressembler à Daphné et de se gagner à jamais les bonnes grâces de sa mère toujours inquiète pour la beauté de sa fille — une beauté qui, cruellement, refusait de naître. Elle s'imaginait déjà chez une manucure, ses doigts enfin allongés, minces et pâles — ce qu'ils devenaient en effet, dans son bain, à cause d'un phénomène dû à la réfraction que la nurse avait vainement tenté d'élucider. Mais ses explications ne firent qu'accroître son désarroi car, à peine sortie de l'eau, Constance retrouvait ses mains courtes et potelées telles qu'elles étaient vraiment.

La vieille Léontine prétendait qu'à chaque tache blanche sur les ongles des petites filles correspond un mensonge fait dans la journée. C'était étrange mais ces affreuses taches ne cessaient de proliférer, précisément, alors que Constance détestait mentir. A quoi bon, en ce cas, se priver de fabuler, si ces marques affirmaient qu'elle l'avait déjà fait ? L'explication humiliante de Léontine avait beau être contrecarrée par celle, plus scientifique, de Dorothée, affirmant que Constance « manquait de calcium », les médicaments ne changèrent rien à l'affaire. Aussi finit-elle par croire à la supériorité de l'explication magique donnée par Léontine : oui, sans doute devait-elle mentir inconsciemment, ne serait-ce que par omission ou restriction mentale, comme disait le

Extrait de la publication

catéchisme. D'ailleurs elle était peut-être, avec la malpropreté qui la caractérisait, en état de péché mortel puisque l'autre jour, avant de communier, elle avait avalé un peu de sa morve. Elle n'avait jamais osé mentionner cette action immonde au cours de ses confessions, si bien que toutes ses communions étaient sacrilèges et que la faute proliférait en elle comme la tache sur l'ongle — le péché d'avoir préféré quelque chose issu de son propre corps au jeûne exigé par la chair du Christ. Ce blasphème ferait-il à jamais partie de son âme ? Elle pensait souvent à elle-même comme à une damnée : il devait être plus facile de s'accuser d'un meurtre que d'avouer un péché aussi sordide.

Elle luttait de toutes ses forces contre la tentation, mais rien n'y faisait ; elle s'intéressait passionnément à toutes les sécrétions du corps. Quand elle prenait son bain, et que Dorothée la laissait enfin seule quelques instants, elle se mettait debout dans sa baignoire, remplissait d'urine sa boîte à savon, puis, telle une grande prêtresse du Temple d'Isis — du moins c'est ainsi qu'elle voulait se voir, tant elle aimait les jeunes femmes graciles enveloppées de bandelettes, si bien dessinées dans son livre d'histoire égyptienne — elle levait lentement les bras pour offrir le liquide doré aux dieux. Ce rite ne prenait tout son sens que si le linge de Dorothée, ourlé de dentelles en nylon, était suspendu au séchoir ; alors la religion profonde, qui exigeait ce sacrifice insolite, s'accomplissait selon une nécessité intérieure.

Bien sûr elle savait qu'il était imbécile de croire que Dieu s'intéressait au fait qu'une petite fille ait, oui ou non, avalé sa morve avant de communier ; de telles sottises pouvaient attirer moins encore l'attention du Prince des Enfers, toujours au centre d'éclatantes batailles avec ses Anges rebelles, radieux et sombres — Belzébuth, Satan, Bélial, Baphomet, auréolés d'une lumière tout ensemble violente et noire — *si bien que seuls* les humains prêtaient de l'attention à semblables vétilles

Extrait de la publication

pour les charger d'une culpabilité dévastatrice. Le sentiment du péché ne venait pas de Dieu — inaccessible, aveugle et sourd, totalement indifférent, elle en était sûre, à l'individualité de chacun, ne voyant s'agiter sur terre qu'une masse grouillante et confuse dont Il devait se détourner avec majesté — mais venait d'elle-même.

Cette notion instillée, rabâchée, de faute, comment la définir, et cerner ses frontières ? Il lui était arrivé de voler un chapelet dans le parloir du couvent mais ce n'était pas là une action suggérée par la cupidité, plutôt un vol inspiré par le désir du Beau. Il était composé, ce chapelet, de petits grains translucides qui l'avaient violemment séduite comme s'il était possible de posséder l'eau d'un étang ou les couleurs d'un arc-en-ciel ; elle l'avait subtilisé d'un geste furtif, afin de dérober la sensualité de la nature et l'éclat des pierres. Mais la sœur tourière l'avait surprise et dénoncée à la Mère Supérieure. Malgré tout, l'affaire en était restée là. Emues de constater chez leur élève la nostalgie du rosaire, les sœurs lui en firent cadeau sans savoir qu'il ne représentait nullement à ses yeux un monde religieux, mais au contraire un univers païen, chatoyant, traversé d'images lumineuses et mobiles. Qui vole un œuf vole un bœuf, pensaient ces saintes femmes — mais qui vole un chapelet vogue vers la sainteté.

A présent, malgré le tintamarre d'un nouveau jeu où il faut pêcher des poissons avec de petites baguettes aimantées (jeu dont elle raffole à cause de la vieille ritournelle qui sort d'une boîte à musique accompagnant la pêche, et du cliquetis merveilleux qui s'opère quand l'anneau du poisson en papier mord à l'hameçon), elle reste sagement tapie dans un coin avec l'envie féroce d'aller aux toilettes. Elle reste là, crispée, stoïque, la culotte mouillée, et peut-être même aussi sa jolie robe à fleurs — car elle ne veut voir personne. Tout à coup elle désire violemment réfléchir à la nature du mensonge. Au fond, découvre-t-elle, elle n'a jamais rien dit de vrai à per-

Extrait de la publication

sonne. Elle possède bien deux poupées jumelles en caoutchouc, mais elle ne leur parle pas ; elle se contente de les lécher, de les couvrir de baisers, de les talquer avec une poudre parfumée de lavande ; elle les serre contre elle la nuit dans son lit. De paroles, jamais. Que dire ? Et sur quoi ? Elle n'a rien à raconter. Elle ne jacasse jamais avec les autres élèves. Tout reste au dedans, confus, maudit, magique, offert, non pas à Dieu, mais sur l'autel consacré à Dorothée et Daphné.

Maintenant, dans le grand salon où a lieu le thé d'enfants, elle songe qu'elle aimerait mieux mourir que divulguer sa vie secrète à Daphné. Son amie ne portait-elle pas l'auréole d'une joie désincarnée ? Tandis que le Guignol, qui enchante les autres enfants, suscite des cris de joie et d'effroi, une idée s'empare de Constance qui l'éloigne du spectacle : il lui faut entrer en possession des cadeaux destinés à l'absente. L'image de la boîte en faux crocodile s'insinue en elle ; avec une hypocrisie méthodique dont elle est la première surprise, elle profite du désordre et des cris pour substituer l'étiquette de Daphné à la sienne dans une sorte de chassé-croisé où s'infiltre l'espoir de cesser d'être elle-même. Tremblante, elle attend l'épreuve cruciale — quand il lui faudra descendre l'escalier, les présents dérobés dans les mains.

Ce moment arrive enfin ; elle se force à l'aisance (au-dedans, son angoisse est si grande que sa gorge est nouée) et, telle une voleuse patentée qui subtilise son butin aux yeux de tous, elle descend lentement l'escalier devant la mère de Bertha, son visage dissimulé à demi par ses longs cheveux et le ballon rouge ; très droite, elle descend, marche après marche, les pommettes cramoisies de défi et d'une honte que ses hôtes prennent pour l'expression d'une joie fiévreuse, puis elle se précipite dans le taxi pour rentrer chez elle : le dimanche, même Dorothée l'abandonne, et elle sait qu'elle ne retrouvera qu'une demeure déserte.

Une fois seule, elle jette sur la banquette de la voiture

Extrait de la publication

les bricoles données avec la trousse : moules multicolores, barres de pâte à modeler, pour se consacrer à l'objet désiré, mais devant ces ustensiles raffinés destinés à couper, à limer, à nettoyer, à faire briller les ongles — devant ces petits ciseaux, ces pinces pour ôter les peaux mortes qu'elle aime arracher, mâchonner, comme si elle ressentait une joie cannibale et sensuelle à manger sa propre chair — elle éprouve le surgissement d'un refus violent, la peur d'être ligotée et menée au supplice. Une vérité intense, à la fois mentale et charnelle, se fait jour en elle : ce vol est parfaitement inutile, elle est à jamais enfermée dans son propre corps ; il lui faut accepter d'être Constance, seule, et singulière, tout comme Belzébuth, Satan, Bélial, Baphomet avaient dû se résigner à la solitude du défi. Une Puissance inconnue lui intime l'ordre de baisser les vitres du taxi ; alors, elle prélève ces instruments de torture, symboles d'une vie policée, et, un à un, les laisse tomber dans le flot incessant des voitures, en sachant que c'est pour elle l'unique manière de rejoindre Daphné.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue
Achevé d'imprimer en janvier 1982
N° d'impression 5283
Dépôt légal février 1982
N° d'éditeur : 9530

Extrait de la publication

Qu'une petite fille soit fascinée par l'univers pervers d'un vieux maître d'hôtel ; qu'un homme prenne peur d'être envoûté par un appartement où rôde la folie ; qu'une hirondelle incarne une soif d'amour désormais inextinguible ; qu'un ascenseur symbolise le poids des ruptures : hommes et femmes se débattent, confrontés par l'hypocrisie ou l'inévitable duplicité des situations. L'ambiguïté est logée dans ces petits drames quotidiens comme le ver dans le fruit ; la pureté, refusée même à l'enfant puisqu'il rêve d'être un autre ; refusée aux amants que l'expérience sépare au lieu de rapprocher. Quinze failles, autant de cruelles vignettes qui laissent entrevoir les contradictions et les blessures d'une vérité implacable, multiple, parfois meurtrière.

Diane de Margerie a publié trois romans et un recueil de nouvelles chez Flammarion : **Le Détail révélateur, Le Paravent des Enfers, L'Arbre de Jessé, Ailleurs et autrement** - et, chez Balland, une nouvelle : **La Volière.** Elle a traduit et préfacé Henry James, John Cowper Powys, Kathleen Raine et Thomas Hardy. Critique, elle collabore notamment au Monde, à la Quinzaine littéraire et à la N.R.F. Diane de Margerie est membre du jury du Prix Fémina.

Extrait de la publication